

Disparaître

Denise Desautels

Number 792, September–October 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86237ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Desautels, D. (2017). Disparaître. *Relations*, (792), 42–43.



*continuer à parler
tant que la langue porte*
ANTOINE ÉMAZ

*Étoile barbelée
Toutes les cendres
– pensée*
ISABELLE BALADINE HOWARD

*Nous saurions que quelque chose commence
dans le sentiment de reconnaissance.*
CATHERINE MAVRIKAKIS

Disparaître de la série *Rester/Partir*, 1995,
cadre de métal, verre convexe et cendre, 43 x 35 x 5 cm.
Collection du Musée national des beaux-arts du Québec.
Photo : MNBAQ, Patrick Altman

Disparaître

Texte : **Denise Desautels**

Image : **Sylvie Cotton**

Le 9 avril 2017 – pendant L'Art de la joie,
Manif d'art 8 – alors que j'entre presque
par hasard dans l'exposition Le temps file.
La vanité dans la collection du Musée
national des beaux-arts du Québec.

Ça commence souvent par une voix.
Cette fois c'est la tienne
tandis que j'avance désinvolte
comme si le temps ne filait pas
comme s'il n'était pas toujours *cinq heures*
du soir

– heure du chant funèbre de Lorca
parmi quelques portraits regards d'inconnus
des natures mortes aux crânes
au fromage aux fleurs
et tant d'objets de corps fugitifs
de corps migrants.

Tu dis silencieusement *Disparaître**
tu dis *Rester/Partir*
comme si faire demi-tour était encore possible.

Ta voix. Est-ce pour me retenir
– suis pourtant incapable de m'en détourner
qu'elle m'éloigne du plus inquiet du pire ?

Tu dis *Parfois j'ai peur*
tu insistes
tu dis *Contempler la mort*.
La cendre sous le verre ovale nous regarde
dépouillée mais pleine de rêves respirations.

Comment faire pour que rien ne se perde ?
que ce magma de cendre cerclé de métal
ne devienne pas juste chaos ?
Tout un passé-présent à relire
à réentendre en chaque grain.

* Emprunts faits à Sylvie Cotton : *Disparaître, Rester/Partir, Parfois j'ai peur, Contempler la mort, la mort réveille*, et les mots «chaussures» et «valise», objets vus dans son atelier et dont nous avons parlé ensemble.
** *Un monde inondé*, œuvre du photographe Gideon Mendel.

Combien d'algues et d'âmes encore vivantes
plus souples qu'avant nomades en elle ?
Combien de mots étourdis de larmes
otages qui rêvent sous le verre ?

Tu dis de nouvelles algues et de nouvelles
âmes
atterrissent ici tous les jours.
Ça se bouscule s'entasse étouffe
et on en attend encore.
Loin de tout meuble de repos d'agonie.
Sans rien. Ni chaussures ni valise.

Comme si on était après.
Quand il y a la cendre
et qu'on imagine des arbres debout.
La forêt de l'après.
Sans oiseau. Nue.
Dans le silence volubile qui suit
le grand chambardement.
Quand tout n'est plus que leurre
qu'horizon de mer et de rose
dans la forêt.

La marée miroir mollement monte.
Un matin gris monte
la terre a bougé cerclée d'or.
Nos pronoms se liguent contre ce qui
s'absente de nous.
Aimer s'est éloigné.
Le rejoindre – nous reste-t-il quelques épines ?
Dire reviens *aimer* reviens pose-toi ici où
c'est encore probable encore chaud
où il y a encore tant à faire.
Cendre comme sable devant toi
douceur en attente. Encadrée.

Combien de temps encore l'apparition
tiendra-t-elle ?

Où aller avec si peu ?
J'ai beau appuyer fort
demander délicatement à mes doigts
exiger d'eux penser à toi que
la mort réveille.

Tu dis face à face
elles sont nous sont deux sont nombreuses.
La cendre les rassemble.

Or l'apparition a eu le temps de se
métamorphoser.
Où aller maintenant avec ce *monde inondé*** ?

Une tête flotte seule entre mur et eau
accolée à son reflet.
Des yeux déjà lointains sont enfermés
dans trois rectangles emboîtés
les uns dans les autres.
Trois. Turquoise marron encre.
Trois. Pour une seule figure captive qui regarde
droit devant elle
le monde incompatible.

Ce qui s'en va se perd ce qu'on cherche
à retenir des cœurs
on dirait des ombres en croix.
Un encadré de mémoire.

Où aller avec mes propres mots pluriels ?
Je dis *les cendres ne laissent aucune syllabe*
approcher
je dis *c'est l'épouvante dans l'ovale cœur*.

Tu me regardes.
Tu dis nous serons debout
nous mettrons nos peurs nos morts ensemble.
Il y en a toujours eu trop jusque dans ma voix
tu le sais et nous parlerons ensemble
de nos petits et petites disparus. Nous les
replacerons
les uns les unes après les autres sous le verre.
Des grains de photographies
d'ils d'elles de nous en vaste nombre
à feuilleter pour que la mémoire ait un sens.
Le monde dans le face à face du cœur ovale
dans le face à face de Goya
et de son ami *el juez* Altamirano
avant que le noir du pire recouvre tout.
Avant l'inventaire vain des violents désastres
de l'ordre.
Nous nous serrons les coudes nous nous
aimons
à tour de rôle poitrine haletante.

J'aime penser la cendre est un tableau
de famille et d'histoire sous un verre ovale.
J'aime penser la cendre comme une œuvre
d'art
entre mes mots – la tienne.